

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Nouvelles et polar

Paul Kawczak, Laurence Perron, Marie Saur and Thomas Dupont-Buist

Number 182, Fall 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97133ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kawczak, P., Perron, L., Saur, M. & Dupont-Buist, T. (2021). Review of [Nouvelles et polar]. *Lettres québécoises*, (182), 61–65.

Sacrés cocos

Nouvelles Paul Kawczak

La maison d'édition ontarienne L'Interligne fait paraître la version française de *Coconut Dreams* (Book*hug, 2019), de Derek Mascarenhas, un recueil de nouvelles qui a tout d'un roman.

La neige des cocotiers est le premier ouvrage de Derek Mascarenhas, fils de parents indiens installés à Burlington, dans la banlieue de Toronto. Cité par le *Globe and Mail* parmi les meilleures fictions publiées par un éditeur indépendant en 2019, le livre a connu un vif succès auprès de la critique canadienne. Fidèle à la version originale, L'Interligne présente le bouquin comme un recueil de nouvelles, mais il aurait tout aussi bien pu être qualifié de roman. Les textes qui composent *La neige des cocotiers* suivent, par fragments, le devenir des Pinto, une famille d'origine indienne – plus précisément de Goa – établie dans la ville natale de l'auteur, dans les années 1990. L'essentiel des nouvelles a pour personnages principaux Aiden et Ally Pinto, enfants puis adolescent-es biculturel-les dans une banlieue blanche typique de l'Amérique du Nord, premier-ères membres de la famille à ne pas être né-es en Inde.

Mascarenhas possède un réel talent pour doser l'information narrative.

Au fil des fictions, Mascarenhas varie avec une certaine habileté la focalisation narrative. Il peut parfois s'attacher à des protagonistes anecdotiques, comme les deux touristes britanniques en voyage à Goa dans « Deux îles », ou remonter dans le passé de la famille, notamment dans la première nouvelle, très romanesque, qui raconte un épisode incroyable de l'enfance des parents Pinto, en 1958, dans lequel on retrouve une maison hantée, une naissance dans

un cimetière et un faux prêtre. Toutefois, ce sont bien Ally et son frère aîné Aiden qui constituent le tronc de l'ouvrage, d'où partent les différentes branches narratives.

Éternités

Par le regard des deux enfants défilent les thèmes du livre : l'enfance banlieusarde, ses jeux, ses rivalités, ses itérations qui apparaissent comme autant de moments d'éternité et de bonheur ; l'immigration, le mélange des cultures et le racisme, dont Aiden et Ally font l'expérience ; la force de la mère, Clara, femme de sagesse et de patience, modèle humain pour une société plus douce ; la découverte de la perte, du deuil, de l'irréversibilité du temps, de la violence et de la sévérité du réel ; l'Inde, une terre d'origine à la fois difficile et merveilleuse où il faudra repasser pour devenir soi.

Talent

Plusieurs nouvelles présentent un événement en apparence sans importance : une promenade avec un oncle, une amourette, les clés oubliées dans la voiture verrouillée, une soirée chez une tante. Recourant à un style simple, Mascarenhas possède un réel talent pour doser l'information narrative et esquisser des personnages et des situations en quelques traits. Ally, attachante d'intelligence et d'imagination, est certainement très réussie en petite fille de huit ou neuf ans. Par ailleurs, lorsqu'il maîtrise son art, comme dans « Les cent marches », l'écrivain sait terminer son texte à un moment inattendu, ce qui permet au récit de dévoiler tout son potentiel de non-dits. Toutefois, le défaut de Mascarenhas est peut-être de trop maîtriser la mécanique de la nouvelle, de ne pas assez privilégier les

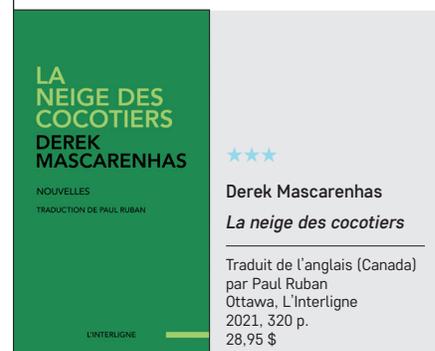
débordements, les égarements, l'audace poétique et l'exploration. Aucun doute : nous sommes en terrain connu. Le style aurait gagné à se montrer moins « bon élève ».

Dormir sous un cocotier

On peut regretter cette écriture qui dirige trop les lecteur-rices, leur montrant ce qu'il faut voir, les empêchant de regarder ailleurs. Des textes comme « Deux îles » ou « Faire briller le don » accordent ainsi moins de liberté à qui les lit. De façon générale, il aurait été bon de développer plus de « leurres narratifs », de fausses pistes égarant les lecteur-rices dans un labyrinthe de significations, une aura de rêveries et de possibles.

Il faut reconnaître, cependant, que quelques images traversent le recueil, apparaissant çà et là par échos et contribuant à l'élaboration de sa poétique. Ainsi en est-il de l'Afrique et des noix de coco, que l'on retrouve dans plusieurs fictions. Ces fruits, qui donnent au livre son titre, évoquent à la fois le romanesque, le rêve, mais aussi le danger pour celle ou celui qui s'est endormi-e sous un cocotier, menacé-e d'être tué-e dans son sommeil par une noix de coco. Car le rêve – celui de l'Inde et du passé, dans le cas d'Aiden et d'Ally –, le risque de sa disparition et l'enjeu de son actualisation sont peut-être les véritables sujets de l'œuvre.

C'est le tour de force de *La neige des cocotiers* d'insuffler à la question de l'immigration cette profondeur rêveuse et de la magnifier par le regard de deux enfants que la violence du monde n'a pas encore atteints.



Comparution

Nouvelles Laurence Perron

Qu'est-ce qui relève de la « simple » injustice et qu'est-ce qui appartient au domaine du cas ? Comment la douleur, la spoliation et le silence font-ils leur entrée (ou non) dans une cour de justice ?

En cherchant « à savoir ce que peut encore la littérature là où le judiciaire rencontre ses limites », *Le cas* n'explore pas que l'arène du tribunal ; au contraire, l'ouvrage s'intéresse davantage à ce qui la borde, à ce qui résiste à son assimilation par le discours légal ou, à l'inverse, à ce qui est rejeté par les instances de pouvoir. Ainsi, les onze auteur·rices du collectif se présentent comme un véritable jury qui met en examen la notion même de jugement – légal, moral, éthique.

Mais plus que le système judiciaire, ce sont aussi les procédés de prise en charge littéraire de la criminalité qui sont appelés à comparaître dans la plupart des textes. Le livre adopte une approche qui n'est pas éloignée de ce que nous apprend la mouvance critique « Droit et littérature » (à l'origine principalement américaine), qui interroge autant le droit des arts que la place occupée par le premier dans l'imaginaire des seconds : pensons notamment à l'esthétique *forensic*, qu'étudie Vincent Lavoie, ou aux travaux épistémocritiques de Christine Baron. Imprégné de ces champs de recherche, *Le cas* sait pourtant s'en émanciper suffisamment pour donner à lire autre chose qu'une interprétation à saveur fictionnelle de la théorie littéraire. Tout compte fait, il s'agit moins de nourrir le récit par la loi que de déterminer ce que peut la fiction pour aborder des enjeux plus larges.

Hors normes

Non pas tant « le cas » que « les cas », donc, puisque chaque nouvelle sonde un événement, un fait divers différents. Les lecteur·rices passent par la reprise d'un éventail de récits collectifs traumatiques : le féminicide de Polytechnique (Cassie Bérard),

l'Ordre du Temple solaire (Rosy L. Daneault), la disparition et l'assassinat de James Bulger (Sacha Levin-Roy), les attentats du 11 septembre (Anthony Julien) ou ceux du Bataclan (Elisabeth Simeone-Otis) sont autant de prétextes à l'interrogation d'un imaginaire du crime. En contrepoint, les enquêtes aux accents plus familiaux proposées par les narratrices d'Alexandra Boilard Lefebvre et de Marie-Pier Lafontaine permettent de penser la dimension plus intime de la violence, sans toutefois lui retirer son caractère social.

Le cas ne cherche sans doute pas à absoudre ni à condamner qui ou quoi que ce soit.

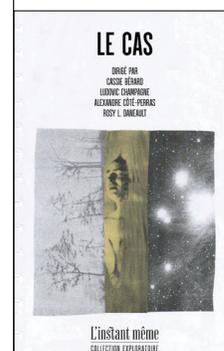
Si certaines fictions – notamment celles d'Alexandre Côté-Perras et d'Antoine Dussault St-Pierre – flirtent de manière explicite avec le surnaturel, et d'autres avec le pathologique (David Samborski), elles n'en restent pas moins autant collées au réel de la loi qu'éloignées du juridique lui-même. Le *paranormal*, somme toute, devient alors ce qui, au sens strict, déroge à la norme, le registre fantastique n'étant qu'une extrapolation plus fantasque que les autres de cet enjeu central : qu'est-ce qui s'impose au sujet en guise de prescription sociale ?

« Scrapy-book »

Chaque nouvelle témoigne d'un travail de documentation et de réflexion

poussé qui, s'il n'a pas été produit par le contexte d'écriture, a sans doute été favorisé par celui-ci. En effet, puisque les textes ont été rédigés dans le cadre d'un séminaire de recherche-crédation en études littéraires (« Fabriquer la preuve », UQAM, 2019), ils ne sont pas le résultat de commandes individuelles, mais plutôt le fruit d'un partage au long cours et d'une mise en commun centrée autour d'une idée fondatrice et disséminée au sein de pratiques singulières.

Cependant, la cohésion de l'ensemble ne s'explique pas seulement par cette prémisse : la « trame narrative unificatrice », intercalée entre les nouvelles indépendantes, resserre les liens entre les propositions et donne au recueil un véritable caractère d'exception. Composée à huit mains (par les membres de l'équipe de direction), cette trame raconte la découverte par Cassie, Ludovic, Alexandre et Rosy – avatars autofictionnels des auteur·rices – du « mal de Scrapy », une affection imaginaire qui se caractérise par la fusion mortelle de deux ou plusieurs individus dont les consciences et les chairs se conjuguent : « L'intrigue du mal de Scrapy serait la métaphore des vertus homogénéisante et réifiante de l'objet recueil. Nous y serions une entité dotée de quatre bouches. » Éponyme de la publication, la trame enclave dans le livre – et toujours sous forme fictionnelle – une proposition autoréflexive par laquelle l'ouvrage interroge sa propre constitution. *Le cas* ne cherche sans doute pas à absoudre ni à condamner qui ou quoi que ce soit, mais il fournit certainement la preuve des valeurs heuristiques de la fiction.

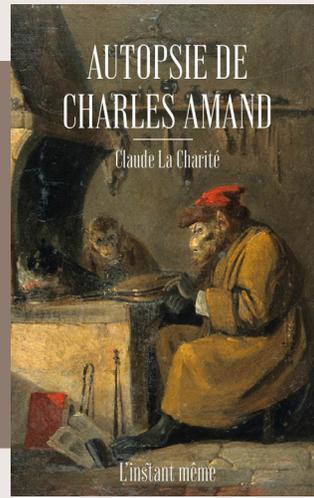
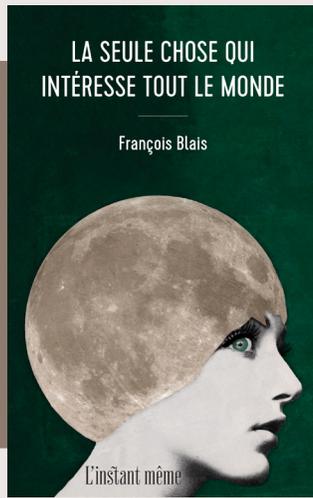
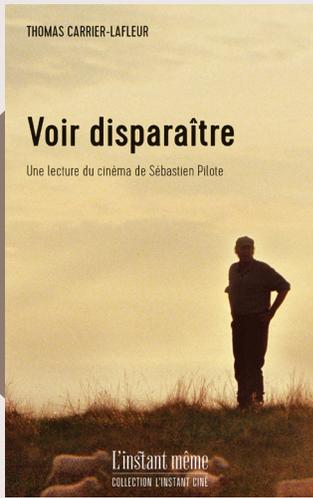


★★★★

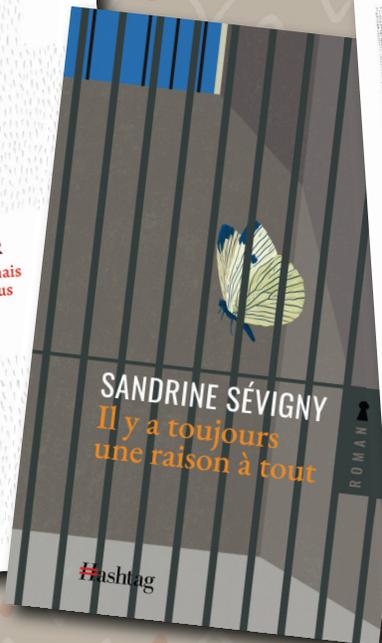
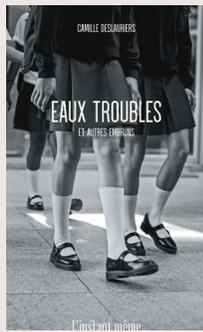
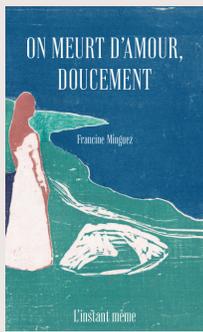
Collectif

Le cas : quel domaine judiciaire pour la littérature ?

Montréal
L'Instant même
coll. « Exploratoire »
2021, 216 p.
24,95 \$



L'instant même



L'Indien qui n'aimait pas le froid

Polar Marie Saur

Dans *Meurtres du Red Power*, le romancier d'origine cherokee

Thomas King puise dans les ambiguïtés du militantisme et dans la violence de la riposte des puissants, ouverte ou en sous-main.

Pourquoi donc le charismatique meneur du Red Power Movement (RPM), Noah Ridge, a-t-il choisi de faire étape dans la petite ville de Chinook, au Montana, lors de la tournée promotionnelle de son livre ? Et pourquoi précisément au moment où il vient de recevoir des menaces de mort, et que le FBI lui colle aux basques ? Le shérif Duke Hockney se serait bien passé de ces ennuis, et c'est pour s'en prémunir qu'il a décidé de recruter comme adjoint Thumps DreadfulWater, Cherokee, photographe et ancien policier – dans une autre vie –, qui a étudié à Salt Lake City en même temps que Noah Ridge, sans trop s'impliquer dans le mouvement de défense des Autochtones.

Rendez-vous à Chinook

Les événements se précipitent pour le pauvre shérif et son adjoint temporaire, qui se demande bien pourquoi il a accepté ce poste : le cadavre d'un inconnu est retrouvé au Holiday Inn, tué d'une balle dans la tête pour faire croire à un suicide ; Thumps découvre que l'assistante de Noah n'est autre que Dakota Miles, qu'il a connue étudiante alors qu'elle était la meilleure amie de Lucy Kettle, une militante disparue dans des conditions non élucidées à ce jour. Et ce n'est qu'un début... Les fantômes du passé de Thumps et des jeunes années du RPM n'ont pas fini de ressurgir : il y avait eu l'enlèvement du PDG de Morgan Energy – le coup s'était soldé par la mort de trois activistes et de deux agents fédéraux –, et la rumeur qu'une taupe avait infiltré le mouvement. Noah clame partout que

Lucy était la taupe, Dakota ne dit rien, et Thumps a du mal à y croire.

Car ce dernier n'aime pas beaucoup les m'as-tu-vu dans le genre de Noah, avec leurs discours simplificateurs, même s'ils popularisent la cause autochtone. Maudissant le froid, les premières neiges et sa Volvo qui ne démarre qu'une fois sur deux, jaloux du beau parka en duvet de Spencer Asah, un agent du FBI, Thumps remontera le temps jusqu'à une vieille histoire, dont il semble bien qu'on soit venu solder les comptes à Chinook.

Impasse à Glory

Les lecteur·rices de polars *hard-boiled*, ou « durs à cuire », trouveront dans cette œuvre le même humour grinçant ainsi qu'un détective bougon et désabusé (mais doué et, dans le fond, bonne pâte) qui, à la différence de ses prédécesseurs, rêve moins d'un whisky que d'un thé chaud et essaie de remettre en cause ses préjugés sexistes. Si Thomas King se rattache, en outre, explicitement au roman policier autochtone en convoquant Tony Hillerman – qui a un jour honoré Chinook de sa présence bien malgré lui à cause d'une grève des pilotes d'avion –, ce n'est ni par les grands espaces, ni par les rites guérisseurs, ni par la police tribale. À Chinook et dans la réserve voisine, Blanc·hes et Autochtones se côtoient et s'observent, et les ennuis arrivent plutôt de l'extérieur. Les privilégié·es, ce sont les estivants venus de loin, qui gardent leurs distances, cantonnés à Rivage, hameau situé au bord du lac

Red Tail, ou à Glory, ville champignon entièrement refaite et défigurée au goût de riches Californien·nes. Autant dire que ces deux endroits sont déserts au moment où se déroule l'action du roman, et qu'ils constituent d'excellents lieux pour tramballer un cadavre ou se planquer quand on a la conscience pas tout à fait tranquille. Pour ce qui est de la spoliation à grande échelle des Autochtones, elle sera au rendez-vous, tout au bout de l'enquête de Thumps.

De rebondissement en rebondissement (ça n'arrête jamais), *Meurtres du Red Power* a par-dessus tout ce ton pince-sans-rire et narquois qui joue savamment avec les stéréotypes, n'épargnant ni les Autochtones ni les Blanc·hes, et qui fait le sel de l'écriture et de la pensée de King, dans ses essais (*L'Indien malcommode*, Boréal, 2014) comme dans ses fictions non policières (*Une brève histoire des Indiens au Canada*, Boréal, 2014). Toute une galerie de personnages secondaires hauts en couleur montre que l'auteur maîtrise son art. Il sème ses pièges et clins d'œil – il ne le dit pas ici, mais le mot de passe *kemo-sabe* est du parfait « indien » de télévision. Les références ne sont toutefois pas toujours si légères, et on pourrait voir dans le protagoniste de Lucy un écho de la militante mi'kmaq assassinée Anna Mae Aquash. King a l'air de s'amuser, mais c'est pour mieux démasquer la réalité des rapports de force entre colonisateurs et colonisé·es, ainsi que la violence de la domination, capable de saper même le militantisme le plus pur.



★★★★

Thomas King
Les meurtres du Red Power

Traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin
et Paul Gagné
Lévis, Alire
2021, 374 p.
27,95 \$

Monte-Cristo sous œstrogènes

Polar Thomas Dupont-Buist

Deuxième roman d'Hugo Meunier, *Olivia Vendetta* consolide la position d'équilibriste de son auteur, miraculé des entreprises foireuses qui pose le pied sur des filins toujours plus hauts et glissants, sans que la grâce le quitte.

Mais peut-être l'image funambulesque n'est-elle pas la bonne. Plutôt spécialiste imperturbable du grand écart ? Non, expert de la mise des pieds dans les plats ! Toujours est-il qu'Hugo Meunier semble avoir une passion pour les positions inconfortables. Dans son premier livre, *Le patron* (Stanké, 2019), il proposait une enquête sur un groupe terroriste de *wokes*, mêlée à un portrait glaçant de la radicalisation d'un jeune homme masculiniste. Cette fois, c'est, tenez-vous bien, un genre de *Monte-Cristo* trans et nostalgique des années 1990 ainsi que de l'alignement inaliénable des bungalows. Ou peut-être est-ce un mélange entre la voie « philosophico-spirituelle » de *Siddhartha* (1922), d'Hermann Hesse, et celle, plus prosaïque, de *Karaté Kid* (encore que...). On en perd son latin. La faute aux *cultural studies* et à leur relativisme, faut croire. Mais voilà, Meunier me place à mon tour dans d'intenables positions que je dois au moins tenter de vous expliquer !

Le calvaire de l'adolescence

Sachez d'abord que l'auteur a fait le choix audacieux (suicidaire ?) d'opter pour une narratrice trans. Il ne résiste d'ailleurs pas à l'envie de s'expliquer en postface. Je laisse aux lecteur-rices le soin de faire son procès. Je préfère saluer le tour de force de ce qui ne doit pas avoir été aisé à faire passer avec autant de crédibilité.

À l'occasion du vingtième anniversaire du bal des finissant-es du secondaire, Olivia revient expressément d'un long voyage en Inde pour un conventum tenu dans une cabane à sucre. Au rythme des retours en arrière, on revit avec force détails l'adolescence traumatique de la protagoniste et de ses quelques

ami-es. Si on dit souvent que l'enfance, c'est l'innocence, on oublie plus volontiers que l'adolescence est pour beaucoup un apprentissage des limites de la cruauté. Sujet bien à la mode que l'intimidation, me direz-vous. Bien sûr, n'empêche que c'est par l'originalité de leur ton, leur humour débonnaire et leur profondeur – qui donne parfois l'impression d'être inassumée – que les livres de Meunier sortent avec évidence du lot. Grossophobie, homophobie, ridiculisation des handicaps et attaques vicieuses visant la moindre différence : la bande d'Olivia se construit envers et contre les tortures, qui sont autant de jeux pour leurs petits bourreaux à la gloire éphémère. Comme si nous étions les juges du crime à venir, Olivia ajoute toujours plus d'éléments infamants à la preuve. Elle nous met au défi de juger injuste sa vengeance à venir, pierre angulaire de sa reconstruction :

Simon, le viol est le pire crime que l'on puisse commettre. Profiter d'une supériorité physique, faire du chantage ou de la manipulation pour transgresser la chose la plus importante qui soit, la sacralité de l'être humain, n'est pas un comportement digne d'un homme, mais relève de l'animal. [...] Je te condamne à être privé de la seule chose que tu sembles valoriser : ta masculinité. Comme elle est toxique, ta condamnation sera de réapprendre à vivre sans elle.

La revanche des nerds

Aussi jouissante que la vendetta longuement mûrie d'Edmond Dantès, celle d'Olivia paraît également universelle. Ayant passé plusieurs années à apprendre le *kalarippayatt*, un art martial indien et ancestral, la narratrice a maintenant les moyens

de ses ambitions. Elle a tout prévu dans les moindres détails pour rendre justice à elle-même et à chaque *nerd* qui viendra après. Mais son cheminement n'a pas non plus été que martial, loin de là. Une bonne partie du livre relate le changement intérieur du personnage, les conflits qui en ont découlé et les ami-es qui l'ont favorisé. Comme dans *Le patron*, Meunier démontre un talent prononcé pour mettre en scène des dialogues relevés et aborder des questions complexes avec des moyens qui paraissent de prime abord presque triviaux. Il y aurait certainement un rapprochement à établir avec l'œuvre de Mathieu Poulin qui, sous des oripeaux de vaste connerie, touche aux failles sociétales du Québec moderne de même qu'au fossé intergénérationnel, qui ne cesse de se creuser. Par ailleurs, notons que Meunier a acquis une assurance qu'il n'avait pas encore pleinement au moment de la publication de son premier opus. Comme si quelque chose s'était placé dans sa structure narrative, toujours aussi éclatée, mais mieux huilée. Désormais, l'écrivain en fait moins pour arriver à un résultat similaire.

Les amateur-rices de romans policiers trouveront dans *Olivia Vendetta* la même science du rythme, érigée au rang de commandement chez les spécialistes de polars. Ce n'est plus qu'une question de temps avant qu'Hugo Meunier ne devienne un romancier réellement populaire – au meilleur sens du terme.

